

Correction du DM1

Dans son *Traité de la nature humaine* (1740), David Hume écrit :

« De tous les êtres animés qui peuplent le globe, il n'y en a pas contre qui, semble-t-il, à première vue, la nature se soit exercée avec plus de cruauté que contre l'homme, par la quantité de besoins et de nécessités dont elle l'a écrasé et par la faiblesse des moyens qu'elle lui accorde pour subvenir à ces nécessités. »

A la lumière des œuvres au programme, vous analyserez la citation en dégagant une problématique, puis vous rédigerez intégralement la première grande partie de votre dissertation. Votre travail n'excèdera pas une copie double.

Analyse de la citation

Citation qui traite de la « nature humaine » (titre du traité).

La citation s'articule en trois temps.

« De tous les êtres animés qui peuplent le globe, il n'y en a pas contre qui, semble-t-il, à première vue, la nature se soit exercée avec plus de cruauté que contre l'homme »

→ Comparaison entre les hommes et les autres vivants animés, à savoir les animaux, qui met en évidence la spécificité de la « nature humaine » : les hommes sont une espèce à part dans la nature

→ Et leur singularité apparaît non pas comme une supériorité mais comme une infériorité

→ Personnification de la nature, à laquelle Hume attribue des intentions, ici la cruauté envers les hommes (cf. aussi les verbes « écraser » et « accorder » dans la suite de la citation) : la faiblesse des hommes serait donc la conséquence d'un dessein de la nature (à rattacher éventuellement au mythe de Prométhée)

MAIS les deux modalisateurs témoignent des précautions de Hume et ouvrent la voie à un autre point de vue : « semble-t-il, à première vue » → les hommes ne sont peut-être pas si faibles qu'il n'y paraît et pourraient avoir des moyens propres de suppléer cette faiblesse initiale.

« par la quantité de besoins et de nécessités dont elle l'a écrasé »

→ Première explication de la faiblesse humaine : ses « besoins » et ses « nécessités » sont en très nombreux, bien plus nombreux que ceux des autres animaux.

→ On peut donc se demander quels sont ces « besoins » et « nécessités » particuliers, deux mots synonymes (cf. ils sont repris par le seul mot « nécessités » à la fin de la citation) qui expriment le caractère puissant, impératif, de leur effet sur l'homme : il ne peut, en effet, pas déroger à ces « nécessités » et doit obligatoirement y répondre.

« et par la faiblesse des moyens qu'elle lui accorde pour subvenir à ces nécessités. »

→ Deuxième explication de la faiblesse humaine : la disproportion entre les « nécessités » et les « moyens » dont l'homme est doté pour y répondre

→ La « cruauté » de la nature réside dans cette contradiction entre des « nécessités » très grandes et l'incapacité naturelle à les combler.

Problématiques possibles

La condition humaine semble donc intenable, du fait de cette contradiction. Or l'espèce humaine n'a pas disparu et semble même dominer « le globe ».

→ Sommes-nous si faibles et si « écrasés » par la « cruauté » de la nature ? Notre « nature » est-elle si faible ? La nature s'est-elle montrée si ingrate envers le genre humain ?

→ L'homme n'a-t-il pas développé malgré tout sa puissance ? Comment expliquer cette supériorité dont l'espèce humaine semble faire preuve à l'égard des « autres êtres animés » ?

Corrigé semi-rédigé de la dissertation

Jean-Jacques Rousseau, dans *Les Confessions*, loin d'attribuer la misère humaine à la cruauté de la nature, reporte la faute sur les hommes eux-mêmes : « Insensés, qui vous plaignez sans cesse de la nature, apprenez que tous vos maux vous viennent de vous ! », s'exclame-t-il. Mais c'est bien la nature que Hume, son contemporain, semble accuser dans son *Traité de la nature humaine* : « De tous les êtres animés qui peuplent le globe, il n'y en pas contre qui, semble-t-il, à première vue, la nature se soit exercée avec plus de cruauté que contre l'homme, par la quantité de besoins et de nécessités dont elle l'a écrasé et par la faiblesse des moyens qu'elle lui accorde pour subvenir à ces nécessités. » Autrement dit, comparant les hommes aux animaux, il met tout d'abord en évidence la spécificité humaine : les hommes sont à part dans la création. Mais au lieu de se caractériser par leur supériorité, ils sont au contraire définis par leur très grande faiblesse. La nature, personnifiée, aurait fait preuve d'une cruauté particulière à leur égard, même si cette cruauté semble peut-être discutable, à cause de l'incise « semble-t-il » et l'expression « à première vue ». Hume explique ensuite en quoi elle consiste : les besoins naturels des hommes, très nombreux et pesants comme des fardeaux, puisqu'ils les « écrasent », sont sans proportion avec leur faible capacité à y répondre. Ainsi, pour le philosophe écossais, l'homme à l'état naturel, à cause de l'apparente disproportion entre ses besoins et ses moyens propres, s'avère la plus fragile des créatures que la nature ait créées. Pourtant ce propos peut sembler paradoxal car les hommes n'ont pas disparu et ont au contraire prospéré, plus que toute autre créature sans doute. La nature s'est-elle montrée si injuste envers lui ? Comment expliquer alors cette supériorité dont l'espèce humaine semble faire preuve à l'égard des « autres êtres animés » ? Ces questions seront abordées à la lumière de *La connaissance de la vie* de Georges Canguilhem, de *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne et du *Mur invisible* de Marlen Haushofer. Si, à première vue, cette faiblesse humaine spécifique est bien avérée, une lecture plus approfondie des œuvres conduit à se demander si la nature n'est pas plus généreuse qu'il n'y paraît envers l'humanité, et si, par ailleurs, la personnification de la nature ne relève pas d'une pensée mythique à qui il échapperait que l'homme fait partie de la nature et que c'est lui, de tous les êtres vivants, qui fait preuve du plus de cruauté.

A priori, parmi tous les êtres vivants, l'homme, par sa petitesse et sa faiblesse physique constitutionnelles, semble être victime d'une forme de cruauté et d'injustice de la part de la nature.

Tout d'abord, la vie en générale, mais la vie humaine en particulier, semble se caractériser dans les œuvres par une lutte permanente. L'homme apparaît bien comme une créature soumise à des « nécessités » naturelles qui souvent « l'écrasent » et contre lesquelles il semble peu armé. Il est physiquement vulnérable. Par exemple, la narratrice du *Mur invisible*, le seul être humain rescapé de la catastrophe (excepté l'homme rencontré à la fin du roman) vit une sorte de retour à l'état de nature dans la vallée encerclée par le mur. Or, tout au long du roman, elle essaye de survivre, peinant à répondre aux besoins vitaux que sont les simples faits de manger, de se soigner ou de se protéger des intempéries. « Dans le monde où je vivais, il ne pouvait exister aucune sécurité, rien que des dangers de toute part et un dur labeur » [p. 298], écrit-elle en ce sens. En témoignent les nombreuses scènes où elle lutte difficilement contre la faim ou la maladie. Aussi, vit-elle plusieurs moments de désespoir et envisage le suicide devant les difficultés qui l'écrasent. « Je pouvais me tuer [...], confesse-t-elle. Et bien entendu, je pouvais aussi rester ici et essayer de survivre. [p. 47] On retrouve cette précarité de la vie humaine dans *Vingt mille lieues sous les mers*, roman d'aventure où les personnages sont exposés à des dangers auxquels ils échappent souvent *in extremis*. C'est d'ailleurs le propre du roman d'aventure de placer les personnages face à des dangers mortels comme des attaques d'animaux sauvages ou des situations critiques. Aronnax, Conseil et Ned Land se retrouvent ainsi à la mer après le choc du Nautilus contre l'Abraham Lincoln (I, 7) et ne doivent leur survie qu'à l'intervention de Nemo. Leur vie est donc précaire et le danger permanent. De même, lors de la disparition du Nautilus à la fin du roman, ils ne sont de nouveau sauvés de la noyade que par miracle. Personne n'échappe aux lois de la nature, même Nemo : « Il n'est pas plus puissant que la nature, et là où elle a mis des bornes, il faut que l'on s'arrête bon gré, mal gré » (p. 509). Pour Canguilhem aussi la vie est une lutte difficile avec le milieu, et c'est donc le lot de tout humain, même si l'opposition exprimée par Hume entre humains et non-humains est bien moins évidente dans la pensée de Canguilhem. « L'expérience c'est d'abord la fonction générale de tout vivant, c'est-à-dire son débat [...] avec le milieu », écrit-il dans « L'expérimentation en biologie animale » [p. 28]. La vie humaine se définit donc aussi par sa précarité. Les hommes apparaissent ainsi comme des êtres fragiles et vulnérables, « écrasés » par leurs besoins.

Or, non seulement les hommes ne peuvent échapper à des nécessités impératives, mais ils semblent aussi « écrasés » par une nature qui peut s'avérer extrêmement violente et bien plus puissante qu'eux. Dans le roman de Jules Verne, à de nombreux moments les personnages se sentent minuscules face à la grandeur de la nature, notamment face à l'immensité de la mer et la férocité de ses habitants. Ainsi en est-il quand le Nautilus est coincé dans les tonnes de glace du pôle sud, ou encore qu'il affronte la puissance du maelström final : « Le

Maelström ! Un nom plus effrayant dans une situation plus effrayante pouvait-il retentir à notre oreille ? Nous trouvons-nous donc sur ces dangereux parages de la côte norvégienne ? Le Nautilus était-il entraîné dans ce gouffre, au moment où notre canot allait se détacher de ses flancs ? » (II, 22). Cette scène, épique, met en valeur la petitesse de l'homme face à la démesure de la nature. De même la monstruosité de certains animaux, comme les poulpes géants, les énormes cachalots, l'araignée de mer géante ou encore le dudong, manifestent, par contraste, la petitesse et donc la fragilité des hommes. La nature est plus forte, plus puissante, comme le dit Nemo à Aronnax : « On peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles. » (II, 15). On retrouve dans **Le Mur invisible** la même fragilité de la narratrice face aux orages dont la violence peut être redoutable. Dans ces moments, elle réalise la puissance destructrice de la nature et sa propre vulnérabilité, ce dont elle n'avait pas conscience dans sa vie citadine : « je me rendis compte à quel point en ville l'orage est peu inquiétant et presque agréable. C'était si rassurant de le contempler derrière d'épaisses vitres. La plupart du temps je n'y avais même pas fait attention. » (p. 104). Mais à la campagne, le danger devient évident : « C'était comme si un géant, debout au-dessus de nous, les jambes écartées, balançait son marteau de fer avant de l'abattre sur notre maison de poupée. » (p. 106). De même, lors de la tempête de neige au début de son séjour, elle se sent « sans défense et abandonnée » (p. 45). Enfin, la toute puissance de la nature et de la vie est tangible chez Canguilhem lorsqu'il appelle les hommes, plus particulièrement les biologistes, à faire preuve d'humilité : « pour faire de la biologie, même avec l'aide de l'intelligence, nous avons besoin parfois de nous sentir bêtes » (« **La pensée et le vivant** », p. 16). Face à la démesure et la puissance de la nature, la petitesse de l'homme est donc manifeste.

Par ailleurs, la faiblesse humaine est d'autant plus évidente qu'à la différence des hommes, comme le dit Hume, les autres vivants non-humains, plantes et animaux, peuvent alors apparaître bien plus adaptés, bien mieux dotés par la nature, pour assurer leur survie et leur développement. Ainsi le roman de **Marlen Haushofer** révèle la capacité des animaux à survivre dans des conditions difficiles, même s'ils peuvent aussi souffrir et périr. La narratrice réalise peu à peu qu'ils n'ont pas sa fragilité, sa sensibilité au froid par exemple, qu'ils supportent bien mieux : « Taureau continuait à grandir et ne semblait pas souffrir du froid. Son poil était à présent plus fourni, un peu ébouriffé, et son grand corps répandait autour de lui une buée tiède. Taureau aurait peut-être pu passer l'hiver dehors. J'avais tendance à projeter sur les animaux ce que ressentait mon propre corps sans protection. » (p. 293). C'est aussi le cas du chat sauvage Monsieur Koua-Koua ou des truites de la mare : « Elles me font toujours pitié car je ne peux pas imaginer qu'il puisse faire bon là en bas, près des pierres couvertes de mousse » (p. 293), et pourtant elles vivent. Dans un registre semblable, Aronnax, arrivé dans le lac emprisonné au centre d'un volcan éteint, rêve de vivre comme un mollusque dans le confort de la coquille, pour échapper à la condition humaine, rêve régressif d'une vie plus protégée, moins angoissante et mieux adaptée : « Je rêvais – on ne choisit pas ses rêves –, je rêvais que mon existence se réduisait à la vie végétative d'un simple mollusque. Il me semblait que cette grotte formait la double valve de ma coquille... » (II, 10, « **Les Houillères sous-marines** », p. 473). Quant à la faune marine de *Vingt mille lieues sous les mers*, elle apparaît extrêmement équipée pour survivre à des conditions de vie extrêmes, comme les requins « vastes mâchoires armées de multiples rangées de dents, et capables de couper un homme en deux » (II, 2, « **Une nouvelle proposition du capitaine Nemo** »). Si la baleine a, semble-t-il, selon Ned Land, la capacité de faire « le tour du monde en quinze jours » (p. 494), ce qui serait proprement impossible à l'homme, chez **Canguilhem** c'est la tique, animal minuscule, qui a des propriétés tout à fait étonnantes par rapport à l'homme : elle peut rester dix-huit ans sur une branche d'arbre, sans se nourrir (« le vivant et son milieu », p. 186). On voit ainsi, contrairement à l'homme, l'adéquation remarquable des vivants non-humains à leur milieu.

Toutefois, si la puissance de la nature par rapport à la vulnérabilité de l'homme est incontestable, cette dernière est en réalité plus généreuse pour les hommes qu'il n'y paraît.

II) Une nature plus généreuse pour les hommes qu'il n'y paraît

1) L'intelligence et l'adaptabilité des hommes

En effet, si les capacités physiques de l'homme à répondre à ses besoins peuvent sembler inférieures à celles de nombreux autres espèces, il n'est pas dénué de toute ressource. Il est avant tout un être intelligent, ce qui lui permet de compenser ses faiblesses naturelles, et de s'adapter à des situations nouvelles et inconnues.

• **Haushofer** → intelligence de la narratrice qui lui permet de s'adapter à sa nouvelle situation : le roman est le récit de sa faculté à vivre dans des conditions qui lui semblaient initialement trop difficiles et qui la décourageaient.

→ en effet, elle sait observer, analyser, anticiper, expérimenter, pour devenir parfaitement satisfaite de son sort à la fin du roman : « Je suis devenue un paysan, et un paysan doit prévoir. » (p. 121)

→ elle peut ainsi compenser ce que la nature ne lui a pas donné naturellement : « Il ne me manquait plus que des griffes, un épais pelage et des crocs, et je serais devenue une créature parfaitement adaptée. » (p. 132)

- **Verne** → capacité extraordinaire de Nemo et de son équipage à parcourir le globe et à vivre exclusivement en mer avec les seules ressources marines.

→ cela témoigne de la très grande adaptabilité humaine, l'homme n'était pas naturellement capable de vivre ainsi : il s'agit bien d'un « voyage extraordinaire » (cf. titre de la collection des romans de Verne) dont seuls les hommes sont capables.

cf. satisfaction finale d'Aronnax d'avoir vécu une telle aventure : « N'ai-je pas vécu dix mois de cette existence extra-naturelle ? Aussi, à cette demande posée, il y a six mille ans, par l'Écclésiaste : "Qui a jamais pu sonder les profondeurs de l'abîme ?" deux hommes entre tous les hommes ont le droit de répondre maintenant. Le capitaine Nemo et moi » (= derniers mots du roman).

- **Canguilhem** → « l'homme peut apporter plusieurs solutions à un même problème posé par le milieu. Le milieu propose sans jamais imposer une solution » (« Le vivant et son milieu », p.181).

→ mais plus encore, l'homme est capable de modifier son milieu de vie : « L'homme devient ici, en tant qu'être historique, un créateur de configuration géographique, il devient un facteur géographique » (*ibid.*, p.182) (à rapprocher du concept moderne d'anthropocène).

→ en effet, l'homme est capable de pensée pour résoudre les problèmes qu'il rencontre : « La pensée n'est rien d'autre que le décolllement de l'homme et du monde qui permet le recul, l'interrogation, le doute (penser c'est peser, etc.) devant l'obstacle surgi » (« La pensée et le vivant », p.12) → importance de la pensée pour Canguilhem (il est philosophe !)

2) La force vitale et l'ambition des hommes

Les œuvres mettent aussi l'accent sur la capacité de résistance, la persévérance, la force vitale dont les hommes sont capables pour surmonter les difficultés auxquelles ils doivent faire face.

- **Canguilhem** → réflexion philosophique sur l'élan vital, en opposition avec la réduction cartésienne du vivant à une machine, ce qui dévitalise la vie : le vivant a « ses normes vitales propres », écrit Canguilhem (cf. concept de « vie » central dans sa pensée; cf. titre *La connaissance de la vie* ; cf. influence du vitalisme de Bergson sur la pensée de Canguilhem)

→ la vie est connaissance et développement pour survivre, ce qui est le sens profond de la science comme désir de connaissance : « la naissance, le devenir et les progrès de la science [...] doivent être compris comme une entreprise assez aventureuse de la vie » (« Le vivant et son milieu », p.197)

- **Verne** → force de vie des personnages, toujours partants pour découvrir, agir, etc. : l'homme, aventurier par nature, se caractérise par cette soif inextinguible de connaissances et cette force de vivre qui l'incite à explorer le monde pour le conquérir et à vouloir sans cesse dépasser ses limites

cf. curiosité insatiable d'Aronnax, optimisme et bonne humeur sans faille de Conseil, vitalité et appétit de vivre de Ned Land qui le poussent à prendre sans cesse des risques.

cf. désir de Nemo de découvrir le pôle sud et de le conquérir : « Je savais cet homme audacieux jusqu'à la témérité ! Mais vaincre ces obstacles qui hérissent le pôle Sud, plus inaccessible que ce pôle Nord non encore atteint par les plus hardis navigateurs, n'était-ce pas une entreprise absolument insensée, et que, seul, l'esprit d'un fou pouvait concevoir ! » (Aronnax à propos du capitaine, II,13)

- **Haushofer** → courage de la narratrice, force de résistance devant les aléas qui en font une figure héroïque dont le goût de la vie est une forme de sagesse. Malgré des moments de découragement, elle garde foi en la vie : « Je n'étais plus assez jeune pour envisager sérieusement le suicide. » (p. 47)

cf. aussi : « J'aime toujours la vie mais un jour j'aurais assez vécu et je serai contente de voir venir la fin. » (p. 121) → lucidité quand à sa finitude d'être vivant qui n'altère pas, bien au contraire, sa force de vivre et son courage.

3) Les ressources naturelles

La nature n'est d'ailleurs pas si cruelle envers les hommes que le dit Hume. Elle leur offre souvent des ressources nombreuses que leur intelligence leur permet d'exploiter pour répondre au mieux à leurs besoins.

- **Verne** → la mer offre à Nemo et aux habitants du Nautilus tout ce dont ils ont besoin pour vivre, et même de façon très confortable, voire luxueuse.

→ pour ceux qui la connaissent et qui sont audacieux, la nature offre donc des ressources presque inépuisables à exploiter.

cf. Nemo à Aronnax : « la mer fournit à tous mes besoins. » (I, 10,) : besoins alimentaires, vestimentaires, mais aussi énergétiques (électricité pour divers usages) et esthétiques (merveilles à exposer, paysages à contempler...)

cf. Nemo à Aronnax encore, à propos de la mer : « J'ai là une vaste propriété que j'exploite moi-même et qui est toujoursensemencée par la main du Créateur de toutes choses. » (I, 10)

• **Haushofer** → la narratrice exploite les ressources naturelles - animales et végétales - qui lui permettent sa survie, voire une vie heureuse et épanouie : générosité de la nature malgré sa violence parfois, cycle des saisons qui permet « la naissance, la mort, les saisons, la croissance et le déclin. » (p. 175)

→ la forêt lui semble un lieu idyllique, bien plus conforme à la vie véritablement vécue que la ville où elle vivait avant : « J'aime beaucoup vivre dans la forêt, à présent, et il me serait difficile d'en partir. [...] Parfois je pense qu'il aurait été agréable d'élever mes enfants ici, dans les bois. Pour moi, cela aurait été sans doute le paradis. » (p. 90).

• **Canguilhem** → possibilité pour l'homme de s'inspirer de la nature pour trouver des solutions aux obstacles qu'il rencontre dans sa vie par la construction de machines : biomimétisme de nombreuses techniques humaines.

→ dans « Machine et organisme », Canguilhem explique en effet l'antériorité de la vie sur la machine, et non l'inverse : les machines sont des imitations de l'organique, des copies du vivant : « La construction d'un modèle mécanique suppose un original vital » (p. 144) → c'est donc aussi grâce à la nature, que l'homme a pu inventer des techniques et de quoi dépasser ses propres limites naturelles.

III) En réalité la cruauté de la nature est moins un obstacle qu'elle n'offre à l'homme une chance de se dépasser. A ce titre elle est moins dangereuse que la cruauté que les hommes exercent les uns sur les autres et qui met leur vie en danger.

1) La cruauté de la nature et la pénurie de l'homme sont une aubaine pour lui

C'est à cause de sa petitesse au sein de la nature que l'homme a développé des techniques pour contrer la cruauté de la nature à son égard. C'est cette pauvreté qui fait sa puissance.

• **Canguilhem** → ce sont les obstacles qui génèrent l'ingéniosité de l'homme, et c'est la peur face aux dangers et face à la « cruauté » de la nature qui donne naissance à la connaissance : « La connaissance consiste concrètement dans la recherche de la sécurité par réduction des obstacles » (p. 12) ; « Si la connaissance est fille de la peur c'est pour la domination et l'organisation de l'expérience humaine, pour la liberté de la vie » (p. 14). Le danger, entraîne la peur, donc la connaissance et ainsi la libération de l'homme.

• **Verne** → Nemo a voulu fuir le monde terrestre pour se réfugier dans l'univers marin. Les contraintes naturelles ont stimulé son imagination et son intelligence (« Il ne faut donc pas compter sur les secours de la nature, mais sur nous-mêmes » p. 556), si bien qu'il a inventé un appareil extraordinaire (« ce merveilleux Nautilus » aux dires d'Aronnax, p. 432), un sous-marin à propulsion électrique (cf. chapitre « Tout par l'électricité » p. 162 sq) et qu'il a découvert dans la nature des réserves inépuisables pour la subsistance de son équipage (sa table fait l'admiration d'Aronnax).

• **Haushofer** → le retour forcé à la nature de la narratrice la contraint à faire preuve d'ingéniosité pour faire face aux dangers et à la pression du milieu environnant. Alors qu'elle avait perdu les réflexes de survie dans son ancienne vie facilitée par les techniques et la civilisation moderne, elle tourne le dos aux savoirs inutiles (elle se défait progressivement de sa montre, de son réveil) pour réapprendre les savoirs essentiels et directement utiles, qui lui permettent de s'adapter et de vivre dans un nouvel environnement. Elle apprend progressivement, par exemple, à lire le ciel : « Pendant toute la période des foins je me heurtai à l'incertitude du ciel. Plus tard j'appris à discerner le moment propice, mais le premier été je fus livrée sans défense aux intempéries » (p. 68)

2) Il n'y a pas lieu de distinguer d'un côté la nature, de l'autre les êtres vivants.

• **Haushofer** → la narratrice ne fait pas de distinction entre elle et les bêtes, il y a un *continuum*. « L'expérience derrière le mur lui a appris à voir les vivants non-humains autrement. Les barrières entre les hommes et les animaux tombent très facilement. Nous appartenons à la même grande famille et quand nous sommes solitaires ou malheureux, nous acceptons plus volontiers l'amitié de ces cousins éloignés. Ils souffrent comme nous si on leur fait mal et ils ont comme nous besoin de nourriture, de chaleur et d'un peu de tendresse » (p. 274).

• **Verne** → là encore on observe un mélange des genres et un brouillage entre les catégories vivant-humain et vivant non-humain :

cf. l'exemple des princes habitants de l'île de Timor qui se disent « fils de crocodiles » (I, 23, p. 298).

cf. les paroles de Nemo sur l'océan qu'il personnifie, à qui il reconnaît des « colères » et des « tendresses » (p. 231), qu'il voit comme un « organisme » qui « possède un poulx, des artères, il a des spasmes, et [...] une circulation aussi réelle que la circulation sanguine chez les animaux » (p. 232).

• **Canguilhem** → l'homme fait partie du vivant. Comme tous les autres êtres vivants il se « débat » avec son milieu. Il ne se distingue des autres êtres vivants que par la pensée et par sa capacité à objectiver le réel, à se décoller du monde par la pensée, selon la métaphore de l'auteur employée dans « La pensée et le vivant » (p. 12).

3) La cruauté est moins le propre de la nature que celui des hommes, et c'est cette même cruauté humaine qui met l'humanité en péril, plus que son environnement naturel.

A l'inverse du propos de Hume, c'est parfois l'excès de force des hommes, leur violence et leur *hybris* qui présentent un danger pour eux-mêmes mais aussi pour leur environnement, voire pour « les autres êtres animés » et le globe tout entier.

• **Haushofer** → dimension écologiste du roman : proposer un autre rapport à la nature que celui de la domination virile de la nature.

cf. la guerre : dénonciation de la militarisation du monde pendant la Guerre froide (« à cette époque on parlait beaucoup d'une guerre atomique et ses conséquences » p. 8 → Hugo a stocké beaucoup de provisions dans son chalet).

cf. la catastrophe qui a provoqué l'apparition du mur invisible et qui a anéanti toute vie humaine et animale – on n'en connaît pas la cause, mais c'est sans doute la méchanceté humaine ; « comme jusqu'à ce jour les dangers ne m'étaient venus que des humains, j'étais incapable de changer si vite d'opinion. L'homme était le seul ennemi que j'avais connu dans mon ancienne vie » (p. 14).

• **Verne** → dimension écologiste dans critique des massacres gratuits et de l'exploitation abusive des ressources ; cf. Aronnax : « les baleiniers anglais et américains, dans leur rage de destruction, massacrant les adultes et les femelles pleines, là où existait l'animation de la vie, avaient laissé après eux le silence de la mort. » (II, 13)

→ dénonciation par Nemo de la violence gratuite de Ned Land qui veut tuer les baleines pour le plaisir : « Ici, ce serait tuer pour tuer. Je sais bien que c'est un privilège réservé à l'homme, mais je n'admets pas ces passe-temps meurtriers. En détruisant la baleine australe comme la baleine franche, êtres inoffensifs et bons, vos pareils, maître Land, commettent une action blâmable. » (II, 12)

→ méchanceté de l'Homme, que fuient Nemo et son équipage, à laquelle s'oppose la beauté de la nature sauvage

• **Canguilhem** → critique des risques que la domination excessive de l'homme sur la nature peut engendrer : manipulations génétiques, eugénisme ; cf. figure de l'apprenti sorcier à la fin de « La monstruosité et le monstrueux » ⇔ dénonciation de la tératologie expérimentale : « Que dirons-nous le jour où nous apprendrons qu'on a tenté sur l'homme des expériences de tératogénie ? Du curieux au scabreux et du scabreux au monstrueux, la route est droite sinon courte. » (p. 233).

Conclusion

Dans le propos de Hume sur la « nature humaine », tant s'en faut que la Nature personnifiée soit une mère : elle est bien plutôt une marâtre. Toutefois les réserves que le philosophe écossais a émises lui-même sur son analyse ont bien été vérifiées dans les œuvres : malgré la faiblesse de ses moyens et l'immensité de ses besoins, l'homme est capable de survivre et même de se développer de façon remarquable, en dépit de la cruauté de la nature, grâce à ses facultés intellectuelles et rationnelles, dont le mythe antique de Prométhée est une image : la connaissance, symbolisée par le feu, lui a permis de subvenir à ses besoins et de se rendre maître de la nature. Il semble même que parler de cruauté de la nature à l'égard de l'homme soit un non-sens, puisque c'est l'homme, qui fait partie de la nature au même titre que les autres êtres vivants, et que c'est lui qui se menace et menace la nature par sa cruauté.

DM1

Dans son *Traité de la nature humaine* (1740), David Hume écrit :

« De tous les êtres animés qui peuplent le globe, il n'y en a pas contre qui, semble-t-il, à première vue, la nature se soit exercée avec plus de cruauté que contre l'homme, par la quantité de besoins et de nécessités dont elle l'a écrasé et par la faiblesse des moyens qu'elle lui accorde pour subvenir à ces nécessités. »

A la lumière des œuvres au programme, vous analyserez la citation en dégagant une problématique, puis vous rédigerez intégralement la première grande partie de votre dissertation. Votre travail n'excèdera pas une copie double.

Analyse de la citation & formulation de la problématique sous forme de question

Rédaction de la première grande partie

